

BLAH ★ BLAH

NEWS

NUMERO
TROIS

12h45,
un jour bleu

SOYEZ NOIR
POUR NOEL

DANS
LA POUSSIERE
DE LA PISTE

TOUS LES CONCERTS

12h45, un jour bleu.

A L'EST DE PARIS, DANS UN STUDIO D'ENREGISTREMENT, SUR FOND DE GUITARES ET BRUITS DE FLIPPERS, ETIENNE PARLE. CA SONNE BIEN! C'EST UNE BELLE MATINEE. LA SEULE DE LA SEMAINE OU LE SOLEIL A MONTRE LE BOUT DE SON NEZ.

Mauve. Que penses-tu du journal?

Etienne Daho. Je trouve ça très bien.

M. Si je te le donne à la sortie d'un concert, tu le gardes ou tu le jettes?

ED. On me l'a déjà donné à la sortie d'un concert. Je l'ai gardé, je l'ai même lu.

M. Vas-tu souvent au concert?

ED. Je vais moins au concert à Paris, parce qu'à Paris c'est toujours un problème pour moi d'être parmi les gens. Je suis un gros vendeur de disques associé à une forme de variété et les concerts que j'aime sont des concerts de rock. Les gens se demandent parfois ce que je fous là. Ils ne se rendent pas compte trente secondes que c'est la musique que j'écoute. Et c'est vrai que quand tu es en concert tu as vraiment envie de voir le truc, de t'éclater, pas trop de te faire parasiter. Je n'ai rien contre le fait que quelqu'un vienne me parler, c'est plutôt sympa... Quand je suis à Londres j'y vais beaucoup plus.

M. Qu'est ce que tu écoutes en ce moment?

ED. J'adore l'album de That Petrol Emotion,

j'écoute les Cocteau Twins, Dead Can Dance. J'écoute aussi un 45 tours d'une fille qui s'appelle Enia, je trouve ça génial, ça fait penser un peu à ce que pouvait faire Kate Bush il y a longtemps. C'est N° 1 en Angleterre, bizarrement. C'est bien, c'est vraiment pas une chose facile. J'écoute beaucoup de trucs Tamla, de S compilations... Je n'ai pas de limite, je n'écoute pas un disque parce que c'est tel type de musique, ça j'en ai rien à foutre. J'étais plus comme ça quand j'étais plus jeune où tu as une notion de la musique par rapport à ta micro-société où on écoute tel genre de chose. A l'époque j'écoutais Françoise Hardy, ça passait pour de la provoc. C'était pas de la provoc, j'avais écouté Suicide et ça. Tu n'as pas besoin de savoir quelle étiquette il y a dessus pour pouvoir apprécier. Mais c'est sûr il y a tout un tas de musique que je hais, tout ce qui est fabriqué.

M. Aujourd'hui je te vois dans ce studio d'enregistrement, tu viens répéter ton prochain concert?

ED., Oui. On répète pendant huit jours. On a un show qui est assez long, pour la première fois, vingt trois chansons. Certaines sont à arranger parce qu'elles ont un peu vieillies.
M. Tu vas chanter tes anciens morceaux?

ED. Oui, ce sera le mélange de quatre albums.

M. Tu nous prépares un grand spectacle?

ED. Je veux faire quelque chose de très sobre. Mon dernier Olympia n'était pas du tout sobre, ça collait bien avec le répertoire de l'époque. Ce qui est le plus important pour moi aujourd'hui c'est la qualité de la musique. Il n'y aura pas de décor, mais des lumières et des projections. Il faut que se soit cohérent, que les gens se sentent vraiment bien. Mais c'est encore un peu abstrait pour moi. C'est la première fois que je fais une salle aussi grande. J'adore l'Olympia ou les salles de cette taille. Je ne suis pas Iggy Pop, je ne grimpe pas sur les amplis.

M. Au départ on parlait d'un spectacle aux Folies Bergères?

ED. Oui je trouve la salle sublime. Le hall superbe. Il y avait plein de choses qui me plaisaient esthétiquement. Mais il fallait que j'y reste trois semaines, ce qui me paraissait très long. C'est beaucoup d'énergie pour une ville... Et puis au bout d'un moment, j'aurais amené mon lit, mes posters (tires)... Et je n'ai pas envie de ça. Ce qui est bien c'est de changer, ça fait partie de

L'excitation, de la trouille. Je me suis dit que que c'était bien un autre cadre même si je suis un fan des petites salles, je l'avais déjà fait. Et je ne voulais pas refaire l'Olympia pour qu'il n'y ait pas de point de repaire, ni de références par rapport au passé. Donc, il me fallait un lieu différent pour que les mecs qui me renvoient pour la troisième fois, les Kamikazes (rires).... Enfin que se soit nouveau quoi ! Mais tout ça je te le dirais le 20 janvier. On saura si on a eu raison.

M. As-tu beaucoup écrit pour les autres ?

ED. Non pas tellement. J'ai surtout produit pas mal. J'ai écrit une chanson avec Dutronc - Qui se soucie de nous, ainsi qu'une musique pour Françoise. Voilà pour la famille Dutronc. J'ai fait un texte pour Arnold Turboust sur son dernier album qui s'appelle «Deauville». Et pour sa fiancée Tess j'avais fait deux textes, un qui s'appelle «Les Rizières» et l'autre «Nirvana». Voilà pour la famille Turboust... Je préfère les familles en général (rires)... Et puis ce serait du mauvais humour, mais j'avais fait un texte pour Jacno et un pour Pauline Lafont.

M. J'ai appris aussi que tu avais fait une chanson avec Caroline Loeb ?

ED. Oui, c'est vrai. J'ai co-écrit un texte avec elle sur une musique d'Arthur Baker. Arthur Baker fait un album avec O.M.D., A.B.C., New Order, Jimmy Summerville, plein d'autres gens, enfin il y a cinq ou six chanteurs et je suis le seul français. Donc il m'a amené une musique et j'ai demandé à Caroline de me filer un coup de main. Ça donne une bonne chanson. L'album sortira en février. Ça m'a permis de faire quelque chose d'assez différent.

M. Peut être un tube ?

ED. J'sais pas, on verra.

M. L'important c'est d'avoir un public et de faire passer quelque chose, plus que d'arriver à grimper au top 50, non ?

ED. Tu sais le jour où je suis N° 1 c'est une calamité pour moi... J'veux dire j'espère que ça n'arrivera pas. Je trouve que cela doit être une épreuve horrible. Moi je suis bien dans mon truc. J'ai pas envie d'aller trop haut.

M. Y a-t-il d'autres personnes pour qui tu aimerais écrire ? Je sais aussi que tu as produit pas mal de gens ?

ED. Ecrire, non pas spécialement. Mais par contre c'est vrai, ce que je fais beaucoup c'est de la production. J'ai commencé avec Farrel - Les petits boudins. Je t'explique, tout a démarré sur «Pop Satori» ou on s'était retrouvé, Arnold Turboust et moi, dans une galère sans nom pour faire cet album. Je crois qu'on a tout vu et donc on s'est improvisé producteur parce qu'on était vraiment dans la merde et qu'il fallait vraiment finir le disque. On savait pas par quel bout le prendre. On a produit nous même et on c'est dit pourquoi pas continuer. Dans la lancée il y a donc eu Farrel, une coproduction pour Tess - Le Nirvana, il y a eu les Max Valentin, ce qui m'a donné l'occasion

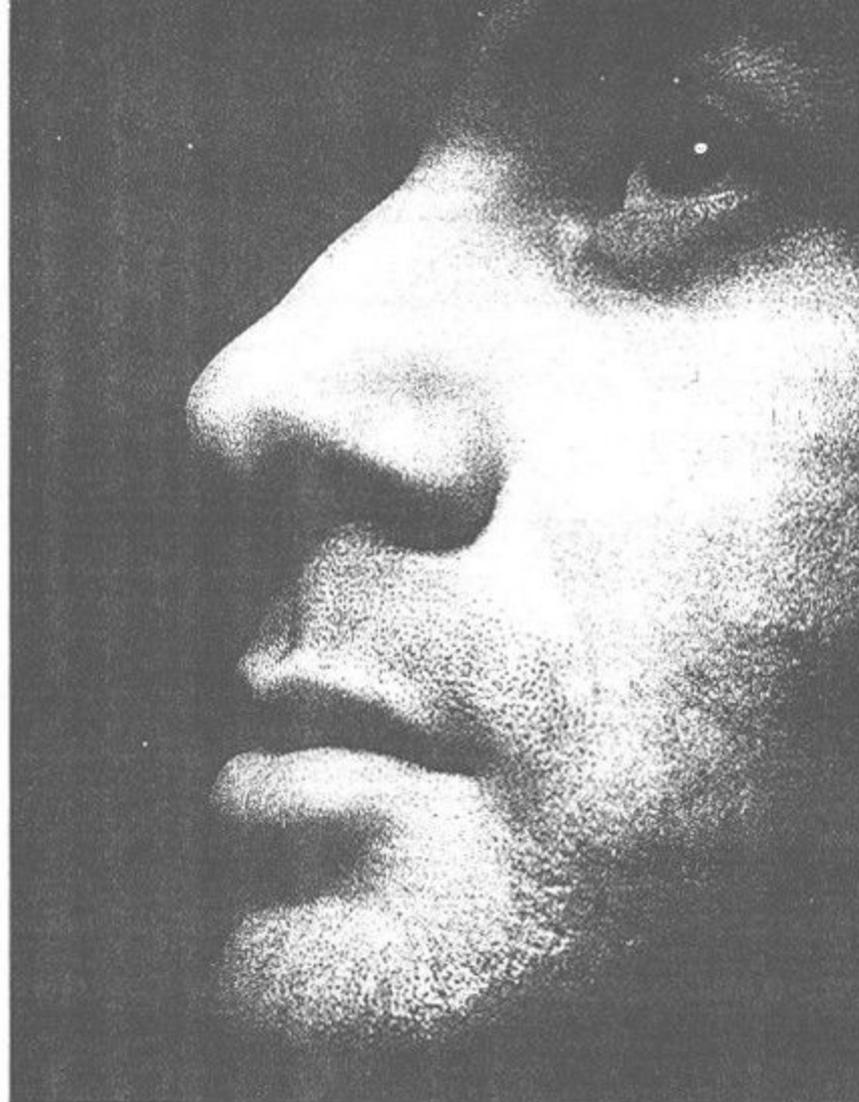
de créer un petit label «Cupe Koy». Il y a eu aussi le 45 tours de Dani. Là, je viens de coproduire le 45 tours de Daniel Dark. J'ai fait l'album d'un anglais Blep Richard et à long terme, comme ça pour l'été prochain, des chansons avec Carly Simon et puis ce qui se présentera. J'ai pas envie de faire beaucoup de choses mais vraiment de faire des choses qui me tiennent à cœur. Les deux productions de Daniel Dark et Blep Richard, c'était vraiment des plaisirs artistiques. De superbes rencontres. Et là je suis vraiment content d'arriver à mener à bien ma carrière solo/musicien et à côté, de produire et de partager d'autres choses. D'être à la fois Docteur Jekyll et Mister Daho. (rires)

M. J'ai lu que les textes de Pop Satori tu les avais écrit juste avant d'enregistrer, est-ce vrai pour toutes tes chansons ?

ED. Oui je fais toujours ça. Et pour mon dernier album cela a été hyper-rapide aussi. J'avais deux ou trois chansons dont une d'Oliver North qui était dans les Comateens et une chanson de Rico Copning. Je trouvais ça bien et cela à commencé à me démanger. Pourtant, je m'étais dit, bon je

commence à avoir un peu de blé, j'ai fait des productions... J'avais vachement bossé. Dans la même année, il y avait eu plein de choses, un album, la tournée, j'avais fait un peu de cinéma, un bouquin sur Françoise, la promo. C'était énorme. J'étais vraiment sur tous les fronts. Alors je me suis dit, vacances, Antilles, soleil et tout et tout... Et je n'ai pas tenu le coup, il a fallu que je recommence à travailler et au mois de janvier je me suis dit si je ne fais pas mon album maintenant je meurs, c'est sûr. J'ai rencontré Ben Rogan, après des recherches un peu longues parce que je ne voulais pas produire moi-même l'album. J'aurais fait un truc trop convenu. Je savais de quoi j'étais capable et si je produisais un album de moi avec des chansons de moi, j'avais peur de faire un truc qui soit trop prévisible. J'avais envie de trouver un partenaire qui ne me connaisse pas et qui puisse m'emener ailleurs. J'ai donc rencontré Ben Rogan. On s'est retrouvé au restaurant et on a commandé tous les deux des saucisses-purée et je me suis dit que c'était un signe de bonne entente. (rires). On a fait deux titres, «Bleu comme toi» et «Stay with me», et très vite j'ai su qu'on pouvait continuer l'album. Cela a été une bonne rencontre

(suite page 29)



on s'est bien marré. Avec tous les musiciens on formait un vrai groupe. Il y avait cette chaleur... C'était bien... Un bon souvenir. C'est peut être mon meilleur souvenir d'enregistrement. Donc pour en revenir à mes textes, j'avais beaucoup de retard. Comme j'ai coproduit l'album, j'avais un travail permanent sur tout ce qui se passait, les sons, l'enregistrement... la le soir quand tu rentres à l'hôtel, tu es épuisé et tu as envie d'aller boire des bières, de sortir, de faire n'importe quoi. Te sortir du truc qui est intime, vachement agréable mais étouffant aussi, quand ça dure un mois et demi. Donc j'avais pas envie d'écrire mes textes. Mais parfois je m'isolais et je les faisais comme ça, et j'ai toujours fait comme ça. Sauf pour le premier album que j'avais eu le temps de préparer... C'était des petites lettres, j'avais tout le temps de les relire, savoir si chaque mot était vraiment ce que je voulais lui dire. «Le plaisir de perdre» c'est un texte que j'ai fait très rapidement. On avait décidé d'être hyper-pro et de rendre les bandes le jour où on avait décidé de les rendre. On a fini le jour même exactement. On a quitté le studio à 9 heures du matin, le dernier mix fini «Winter blue», pour le studio de



c'était donc toi qui l'avait acheté

gravure. On avait l'air de trois zombies... On a vu le disque se faire presque 1 heure après l'avoir terminé. On avait tous une petite larme à l'œil... (rires) Tu vois le sillon se faire... C'est un truc dont je ne me laisserais jamais.

M. Les musiciens avec qui tu joues aujourd'hui, sont les mêmes depuis le début ?

ED. Non... Il y a Xavier Geronimi qui joue au flipper en ce moment... (Xavier fait beaucoup de bruit avec son flipper...) Avec lui, je joue quasiment depuis le début. Il est breton aussi et était guitariste dans Marquis de Sade. Frédéric, lui condulsait des camions, c'était vraiment un talent gâché. Il est très bon, mais il n'avait pas l'occasion de se faire entendre. C'est bien, avec la tournée ça va lui redonner le goût de certaines choses, il est excellent. Il y a (bruit de flipper) que j'avais rencontré à l'époque ou j'avais fait une micro-tournée avec les Comateens. Chuck qui avait fait ma tournée précédente et qui joue sur l'album. C'est quelqu'un que j'adore et qui est génial, c'est peut être con à dire... Il y a aussi le bassiste, Busta Jones, qui a déjà joué avec les Talking Heads et Brian Eno, qui pour moi sont des références. Il est venu nous rejoindre... Pierrot des Max Valentin, Ginette Laundry qui est choriste et moi. Mais c'est sûr qu'à chaque disque il y a des divorcées et j'ai pas toujours les mêmes gens autour de moi. Avant c'était avec Darcel,

maintenant Turboust. On se retrouvera un jour. C'est vraiment des gens qui font partie de l'histoire. On a été trop lié. On a partagé des trucs très forts, on est allé au bout de certaines choses. Arnold Turboust a quand même participé à l'album en faisant deux titres. Mais musicalement c'était hyper-confort. On s'est dit on va laisser passer un peu de temps. Et puis lui aussi avait son album, il avait besoin d'avoir ses idées pour lui.

M. As-tu une préférence parmi tout tes disques ?

ED. C'est le dernier, parce qu'il est plus proche de moi et que je suis à même de le comprendre maintenant. Il ressemble à ce que je suis aujourd'hui. Pour le concert j'ai écouté les vieux moreaux. Y a des chansons que j'aime bien. On leur a fait un petit lifting... Il y a peut être certains titres que je ferais différemment aujourd'hui. Mais «Le grand sommeil», c'est une chanson qui me fait quelque chose. Une petite émotion passe.

M. J'aime toujours ton premier disque. (rires et étonnements).

ED. Tu le connais le tout premier. Mais alors, c'était toi ? C'était donc toi qui l'avait acheté...

M. Tu écris mieux quand tout va bien ou quand tout va mal ?

ED. Quand tout va bien je suis incapable d'écrire.

M. Tu te compliques la vie, alors ?

ED. Inconsciemment probablement. Je suis un peu tordu. J'aspire à des choses très simples mais je me démerde toujours pour les compliquer. C'est sûr l'écriture relève d'une forme de frustration, je crois qu'au départ c'est un exutoire, ça te permet d'une part de te décharger un peu, d'autre part de prendre de la distance avec des choses qui sont pénibles dans ta vie. En écrivant tu donnes un éclairage à des choses très quotidiennes et très banales, tu les rend un peu magiques. C'est

sûr qu'ayant une problématique affective, j'ai toujours tendance à être obsédé par des thèmes amoureux.

M. Tu n'es pas un garçon triste ?

ED. Non. Même si ce que j'écris est sincère. Une chanson comme «Affaire classée», qui est une chanson très très noire, moi elle me fait rire. Nos regards émus, nos baisers goulus... ça m'amuse.

M. Qu'est-ce que tu aimes chez une femme ?

ED. Difficile de répondre. Il y a douze milliards de façon d'aimer quelqu'un et douze milliards de gens. Tu aimes quelque chose chez quelqu'un que tu n'aimeras pas chez quelqu'un d'autre... J'aime ces couleurs. La couleur des cheveux, des yeux, d'un rouge à lèvres, d'un pull... Dans la vie amoureuse j'aime l'indépendance à tout prix. Ne pas être l'un sur l'autre et en même temps d'avoir envie de se sauter dessus, de se téléphoner vingt fois par jour.

M. Ton dernier clip ?

ED. Je l'ai fait avec Zbig. C'était une bonne rencontre. Je réalisais un rêve. Je connaissais tout ce qu'il avait fait. Ces courts métrages, ces clips. C'est un vrai génie. Un mec qui a beaucoup de charme. Il te fait faire n'importe quoi. Il a un charisme incroyable.

M. Tu vas aller voir Charles Trenet ?

ED. Non. Je n'ai pas envie. Pour moi l'ultra génie des trente dernières années c'est Gainsbourg. Il a su faire swinguer les mots avec la musique. Il y a aussi Boby Lapointe en plus compliqué. Et Boris Vian.

M. Où peut-on te trouver dans la nuit du 1er janvier ?

ED. Je serais sur la plage. En train de greloter de froid... (rires)

M. Qu'as-tu commandé au père Noël ?

ED. Rien.

M. Personne ne t'offre rien ?

ED. Je vais t'expliquer, c'est une galère. Ma fête tombe le 26 janvier, mon anniversaire le 14 janvier et en plus il y a Noël, mes amis m'offrent quelque chose pour mon anniversaire. Le truc symbolique. Mais cette année on va faire un sapin à la maison, la totale avec boules et guirlandes. Pour la beauté du geste.

M. Est-ce 1988 était une bonne, une grande année ?

ED. 1988 a été une année de transition. Mais je trouve qu'elle aura été une année difficile pour beaucoup de gens. Une année un peu maléfique. Mais je suis sûr que 89 et 90 vont être des années exceptionnelles.

MAIJE.